

**Réinventions  
territoriales  
à travers  
les pratiques  
cartographiques**

Virginie Pigeon  
Université de Liège  
Dissertation présentée en vue  
de l'obtention du grade de Doctorat  
en Art de bâtir et Urbanisme  
de l'Université de Liège



Ce document présente  
les résultats originaux  
d'une recherche de thèse  
menée de 2018 à 2022 par :

Virginie Pigeon  
architecte et paysagiste  
Faculté d'architecture  
Université de Liège  
Boulevard de la Constitution, 41  
4020 Liège – Belgium  
vpigeon@uliege.be

Composition du jury  
pour la soutenance de la thèse :

Promoteur :  
Benoit Vandebulcke  
(Université de Liège)

Co-promoteur :  
Jean-Marc Besse  
(EHESS Paris)

Membre du comité de suivi :  
Bruno Notteboom  
(KU Leuven)

Présidente du Jury :  
Vinciane Despret  
(Université de Liège)

Membres du jury :  
Elena Cogato Lanza  
(EPF Lausanne)

Alexis Pernet  
(ENSP Versailles)

Crédits photographiques et iconographiques  
Sauf mentions contraires, l'ensemble des documents graphiques et des images appartient à l'auteur. En accord avec la législation en vigueur, l'auteur a tout fait pour obtenir les autorisations de reproduction des documents ou photographies dans le cadre du travail de thèse. Ceci n'a pas toujours été possible. S'il devait y avoir des réclamations, les propriétaires des droits ou leurs mandataires sont priés de bien vouloir en informer l'auteur.



INTRODUCTION. . . . .	14
Contexte d'émergence d'une question de recherche . . . . .	16
Atterrir	
Commun	
Paysage et commun	
Paysage, commun et représentations	
Des cartes	
Les pouvoirs de la carte	
Question de recherche. . . . .	24
Méthodologie. . . . .	25
Organisation de la thèse . . . . .	30

## ÉTAT DE L'ART

1 ENSEIGNEMENTS DE LA CONTRE CARTOGRAPHIE . . . . .	36
Le pouvoir de la carte . . . . .	38
Apparente neutralité	
Basculement	
Artistes et cartographie . . . . .	43
Re-cartographies académiques . . . . .	52
Cartes sensibles . . . . .	63
Cartographie radicale. . . . .	65
Cartes en ligne	
Cartes à datas	
Cartes participatives	
Co-cartographie . . . . .	75
Co-cartographie en ligne	
Co-cartographie-processus	
Co-cartographie-produit	
Décloisonnement. . . . .	84
2 PAYSAGE ET COMMUN . . . . .	86
Une interface pour penser le commun. . . . .	88
Le paysage-bien commun	
Faire commun	
Le commun, qui, quoi, comment? . . . . .	93
Le commun, qui?	
Le commun, quoi?	
Le commun, comment?	
Ébauches de représentation de l'altérité . . . . .	96
Perceptions	
Globe et dualismes	
Nouvelles cartographies du vivant	
Pour poursuivre . . . . .	106
Représenter le paysage	
Co-construire les cartes	
Terrain	

3 PREMIÈRE TENTATIVE CONCRÈTE . . . . .	110
Appréhender le paysage dans ses multiples dimensions . . . . .	127
Arpenter, suivre des pistes	
Récouter, re-cartographier, chercher des indices	
Rencontrer, dans le paysage	
Co-construire un récit à transmettre . . . . .	132
Co-construire un mode de représentation. . . . .	136
4 CONCLUSIONS DE L'ÉTAT DE L'ART . . . . .	146
Conclusions de l'état de l'art . . . . .	148
Les cartes – topographiques ou médiatiques?	
Le paysage, une nécessité	
De la co-construction au commun	
De l'expérience de terrain	
De l'état de l'art au développement . . . . .	153
Du cadre de la seconde expérience cartographique: Walcourt . . . . .	155
À partir d'une commande réelle	
Processus	
Cadrage	



## D É V E L O P P E M E N T

5 ENQUÊTER . . . . .	.164
Immersion . . . . .	.174
Le territoire en tant qu'acte	
L'expérience comme pratique du soin et de l'attention	
Du contact, à côté des approches liées à la vision . . . . .	.177
Arpentage	
Écoute	
Dessin	
Régimes graphiques et expérience sensible	
Objectivité structurale et jugement exercé en cartographie	
6 RÉCITS DE TERRITOIRES . . . . .	.244
Territoires du vulnérable . . . . .	.247
Territoires d'appartenances . . . . .	.249
Territoires et sympoïèse . . . . .	.252
Territoires et recueil du chaos du monde . . . . .	.266
Une histoire de relations	
Affects et distance	
Panoramas	
Divorce et isolements . . . . .	.281
Tentatives de renouements . . . . .	.284
Éthologie	
Sociologie	
Poétique de la notation	
Récits à Walcourt . . . . .	.299
De la mise en carte. . . . .	.300
Écologie des pratiques– coexistence des êtres et des temps	
Paysage – l'expérience sensible comme valeur	
Émancipation politique – hybridité, coexistence des paradigmes de la connaissance	

7 MISE EN CARTE . . . . .	.302
Partage des points de vue . . . . .	.304
À propos de perspectives	
Relativisme	
Point de vue surplombant versus coexistences des temps et des êtres	
Profondeur et dimensions de l'expérience partagée	
Le détail de l'expérience du paysage comme crédit . . . . .	.336
L'hybridité graphique comme garantie d'une énonciation	
instable et plurielle . . . . .	.344
Atlas . . . . .	.354
Retour sur l'expérience de terrain . . . . .	.364
Enquête	
Récit	
Mise en carte	
8 POTENTIELFABULEUX . . . . .	.370
Un artefact commun . . . . .	.372
Communauté – commun	
Mythe	
Invention sociale	
Un projet pour le réel . . . . .	.378
Révéler le paysage-bien commun	
Terreau de projets communs	
Éthique du projet cartographique	
Des pratiques cartographiques qui interrogent le sens du projet. . . . .	.394
Le partage du sensible – laboratoire cartographique . . . . .	.398

## DISCUSSION

9 UNE TENSION QUI NOUS MET AU TRAVAIL. . . . .	.410
Apprentissages de l'expérience concrète . . . . .	.413
Des théories et références explorées: Le pouvoir réflexif des dualismes modernes . . . . .	.414
Pour aller plus loin limites et continuation . . . . .	.416
Interdépendances et pluridisciplinarité	
Justice spatiale et multiplication des sources et des outils	
Observation	
Global et local	
Surplomb et profondeur	
Fixité du tableau et table processus	
Du processus de recherche	
Présentation – représentation . . . . .	.420
Superposition des registres d'accès à la connaissance	
De représentation à présentation, quand voir c'est faire	
Montrer – l'arrêt sur image pour partager les perspectives . . . . .	.424
Faire et montrer	
Interprétation versus factualisme	
Les trois perspectivismes	
Pluralité et monde commun	
Les limites du langage. . . . .	.428
Le langage qui nous sépare	
Le pouvoir de nommer et l'attention aux mots	
Au-delà des mots, limites du récit, échologie. . . . .	.435
Conclusion . . . . .	.441
Demain, des cartes	
Esthétique, politique	
Positionnement. . . . .	.447
Communs	
Territoire	
Commun cartographique	
Projet	

BIBLIOGRAPHIE . . . . .	.449
Titres d'ouvrages . . . . .	.450
Articles issus de revues ou d'ouvrages collectifs . . . . .	.456
Sites web . . . . .	.465
Séminaires et lectures . . . . .	.466
Bibliographie des cartes de Walcourt . . . . .	.467
Ouvrages	
Articles	
Sites internet	
Iconographie	
Remerciements . . . . .	.470



# INTRODUCTION

Contexte d'émergence d'une question  
de recherche

Atterrir

Commun

Paysage et commun

Paysage, commun et représentations

Des cartes

Les pouvoirs de la carte

Question de recherche

Méthodologie

Organisation de la thèse

Etat de l'art

Développement

Discussion – conclusion

« Cette carte était sublime ; bouleversé, il se mit à trembler devant le présentoir. Jamais il n'avait contemplé d'objet aussi magnifique, aussi riche d'émotions et de sens que cette carte Michelin au 1/150 000 de la Creuse, Haute-Vienne. L'essence de la modernité, de l'appréhension scientifique et technique du monde, s'y trouvait mêlée avec l'essence de la vie animale. Le dessin était complexe et beau, d'une clarté absolue, n'utilisant qu'un code restreint de couleurs. Mais dans chacun des hameaux, des villages, représentés suivant leur importance, on sentait la palpitation, l'appel, de dizaines ou de centaines d'âmes – les unes promises à la damnation, les autres à la vie éternelle. »

Michel Houellebecq

## Contexte d'émergence d'une question de recherche

Ce projet de recherche autour de la cartographie du territoire habité est né dans un contexte qu'il est sans doute intéressant de décrire en avant-propos.

Architecte de formation, diplômée en paysage à l'ENSP de Versailles, ma vie professionnelle s'épanouit depuis une vingtaine d'années entre, d'une part, les pratiques de planification, de transformation et d'aménagement de l'espace ouvert en bureau d'études<sup>1</sup>, et d'autre part, l'enseignement d'un ensemble de savoirs et de méthodes à propos de l'espace ouvert, par le biais du projet spéculatif en atelier, en faculté d'architecture à l'université de Liège.



1. L'association Pigeon Ochej Paysage est fondée en 2003 par Virginie Pigeon et Sébastien Ochej, et exerce dans les disciplines sœurs de l'architecture: paysage, urbanisme, espace public, jardin. Ses projets, répartis en Wallonie et à Bruxelles, combinent une réflexion spatiale à grande échelle sur le rapport entre l'urbain et le terrain, et une attention pour le sensible, le proche, le spécifique et l'intime. L'association a publié en 2021 un recueil de quelques-uns de ses projets aboutis.

## Atterrir

Cette réflexion permanente autour de l'espace ouvert a été profondément marquée, durant ces deux décennies, par l'emprise grandissante de la crise écologique sur nos connaissances et nos pratiques, remettant en question l'ensemble des fondements sur lesquels elles étaient basées. Face aux questions et aux défis qu'elle engendre, à côté des pistes technologistes, se redéploie aujourd'hui une tendance à entrevoir dans le «re-



tour à la Terre » un possible espoir pour l'avenir. Ce retour sur Terre, faisant référence, entre autres, au titre de Bruno Latour « Où atterrir ? » (2017) nécessiterait, pour négocier avec la limitation des ressources et le changement climatique, de redécouvrir la Terre autrement, de repenser nos manières de l'habiter et de nous y réattacher en revoyant nos postures anthropocentrées, conquérantes, productivistes, utilitaristes, et j'ajouterais, individualistes.



Ce retour sur Terre constitue le contexte général dans lequel ce travail de recherche s'est développé. La crise écologique que nous traversons interroge nos manières d'habiter la Terre. En ce sens, elle révèle tout autant la question de nos relations avec nos environnements physiques et vivants que celle de nos modes de gouvernance et de nos démocraties, remettant au travail la définition de ce qui constitue l'important, de ce qui importe, de ce qui fait sens dans ce que nous avons en commun entre individus, et particulièrement, en ce qui nous concerne, à propos de l'espace territorial.

## Commun

La thématique contemporaine du commun est sans doute le motif en toile de fond des pratiques « participatives » auxquelles nous sommes encouragés en tant qu'auteurs de projets dans les marchés publics, et qui peinent à faire sens, constituant trop souvent une illusion, celle que le citoyen participe

aux opérations d'aménagement, alors que les décisions à ce sujet sont en réalité souvent entérinées à l'avance, restant centralisées. L'intention est vertueuse, la mise en pratique frustrante, avec sans doute pour cause fondamentale nos modèles politiques représentatifs et leurs agendas serrés, qui parviennent difficilement à considérer une expertise réelle autre que 'top down'. La fragilité de ces processus vient aussi du fait que cette crise de la gouvernance est une crise profonde, qui nécessite de rassembler, autour de l'idée du commun, une volonté commune, une énergie intense, des temps longs et une inventivité et une créativité riches et généreuses, afin de susciter la confiance, l'envie, l'adhésion. Il s'agit de réinventer une culture du commun, qui inclurait l'attention aux autres, l'attention à ce qui importe pour chacun<sup>2</sup>.

Je suis portée par cette conviction qu'il nous faut trouver les moyens de donner à chacun et au collectif l'envie de se réinvestir dans le soin et l'attention à son territoire en tant que bien commun, parce que les pouvoirs publics, dans leur structure actuelle, agissent trop souvent de manière technocentrée, par résolution de problèmes d'ordre utilitaire et fonctionnel, et ne semblent pas toujours en mesure de garantir les remises en causes, les moyens et l'inventivité qui feraient de nos terrains de vie des mondes à aimer sans limites.

Le commun ouvre une piste : celle d'un autre mode de gouvernance, plus horizontal, négocié, constitué autour de champs de questionnements situés et partagés – autour de ce qui compte là, pour ces êtres-là, pas d'autres, et pas ailleurs. La complexité, l'hybridité et l'épuisement du monde font dévaluer, face à la question de l'habiter, entre autres, les réponses toutes faites et l'application de modèles. La particularité de chaque assemblage, entre situations spatiales spécifiques et configurations socioculturelles composites, induit aujourd'hui, selon moi, la nécessité de proposer des tentatives de « réhabitation<sup>3</sup> » explicitement situées et originales, et indubitablement collectives.

Ces entreprises pour réhabiter la Terre autrement, pour être absolument adaptées aux habitus instables de terrains spécifiques, ne peuvent selon moi que se co-construire, afin d'éviter les recettes préconçues et les réponses éprouvées, et de s'adapter toujours aux situations et aux particularités de leurs acteurs. Autrement dit, le commun, un collectif constitué autour de territoires spécifiques, m'apparaît comme une piste crédible pour réenchanter nos terrains de vie.

2. Christine Partoune (2012) évoque la nécessité de développer une « intelligence commune du territoire » pour envisager une gouvernance territoriale qui pourrait réellement impliquer tous les acteurs. Cette intelligence commune pourrait se construire par l'éducation par et pour le territoire, à l'échelle de l'individu (enquêter sur ses attachements, ses ancrages, ses émotions) et à l'échelle du groupe, en décodant les enjeux et les tensions entre acteurs, en identifiant les idéologies qui s'y côtoient, en interrogeant les traductions spatiales d'une justice territoriale (l'espace pour tous).

3. Ce terme 'réhabitation' est emprunté au courant biorégionaliste. Peter Berg, un des fondateurs du mouvement, fait le lien entre biorégion, biosphère et réhabitation : « Ce qu'il faut, c'est retrouver une culture capable de ramener les gens à une conscience de leur place dans la biosphère. Comment, sans cela, voulez-vous survivre en un lieu pendant plus de dix mille ans ? Il est nécessaire de retrouver de nouvelles prises sur l'habitation de la biosphère. Et c'est exactement ce dont il s'agit avec l'idée de « réhabitation ». En fait, le concept de « biorégion » seul n'aurait aucun sens, sans les idées conjointes de biosphère et de réhabitation. » (Berg dans Glotfelty et Quesnel, 2014, p.34)

## Paysage et commun

Ma conception du paysage s'approche de celles envisagées par John Brinckerhoff Jackson (2003), Lucien Kroll (2001) et Tim Ingold (2017) ; le paysage comme forme de l'entrelacs des pratiques d'habitation et des considérations culturelles et politiques qui les accompagnent, ou comme « mosaïque d'intentions coopérantes » (Kroll, 2001, p.17). Non pas un tableau que l'on aimerait voir correspondre à des codes esthétiques, ni un ensemble de systèmes écologiques, mais bien un témoin et un moteur, une interface qui raconte nos manières d'habiter et de faire – ou non – communauté, d'accueillir et d'entretenir l'altérité. Dans ce sens, notre capacité à faire commun serait à la fois garante de notre aptitude à réhabiter nos terrains de vie, et à faire paysage ; le paysage témoignant de nos habitus.

La notion de commun fait donc sens pour penser le devenir du paysage, et nous met, nous paysagistes, aménageurs, face à une question : quel est le rôle du projet, quels sont nos moyens d'action pour encourager le commun et réenchanter nos manières d'habiter ?

## Paysage, commun et représentations

Nous avons, dans nos métiers du territoire, une capacité à comprendre, à décrire et à représenter l'espace, dans ses différentes échelles.

Je partage la conviction d'Isabelle Stengers ou de Donna Haraway que c'est notamment par les représentations, au sens large, que peuvent être amenées à exister et à prendre corps certaines conceptions, nouvelles ou insoupçonnées, et désirables, pouvant nous permettre de basculer vers d'autres manières de faire et de penser.

J'en suis ainsi venue à envisager que nos pratiques de représentation pouvaient constituer un outil pour penser le territoire comme commun. Représenter ce que nous avons en partage dans nos terrains de vie, ce qui importe à chacun dans sa manière d'habiter et dans ce qui fait nos paysages, ce qui est fragile, malmené, injuste, ce qui nous motive et nous rassemble... J'avais l'intuition que la révélation de ces choses pourrait constituer les bases d'un débat, d'une négociation, d'un territoire comme commun.

On réclame de nouveaux récits, de nouvelles représentations, de nouvelles cartes. Peut-être n'y a-t-il pas que la science-fiction pour raconter des devenirs désirables. En enquêtant dans les plis

de ce tissage de relations que sont nos territoires habités, j'ai fait le pari d'y trouver matière inspirante, terreau de controverse, terreau de compromis, terreau de commun, et de le représenter, de le dire... en cartes. Je reviendrai sur le choix de ce médium.

Pour éprouver cette hypothèse, j'ai naturellement considéré comme incontournable le fait d'expérimenter moi-même la pratique cartographique dans un terrain habité concret, d'une part parce que je ne connaissais aucune référence cartographique me permettant d'envisager une recherche par analyse de cas, mais aussi parce que je souhaitais saisir au plus près les mécanismes permettant éventuellement d'entrevoir le commun et de penser sa représentation.

Impossible de reproduire une situation de terrain habité factice, et de travailler ce thème avec des constituants imaginaires. Il s'agissait de sentir, à partir d'individus réels dans un cadre réel, ce qui les anime, les inquiète, les oblige dans leurs pratiques spatiales situées, afin d'entrevoir les possibilités de réhabiter ensemble autrement. J'ai donc produit des cartes dans le cadre de commandes réelles portées par des institutions culturelles qui soutenaient ma démarche. Cela a permis de garantir l'impression et la diffusion du résultat comme contre-don<sup>4</sup>. J'avais un objectif – convoquer, en immersion, le commun à partir du singulier, de l'individu, de ce qui lui est proche, de ses pratiques concrètes et ordinaires de l'espace –, et j'avais un but à proposer – participer à la création de cartes originales et engagées dont pourrait ensuite bénéficier chacun, et peut-être le collectif.

Partir de l'individu, du particulier, de ce qui importe pour un, pour l'autre, à partir de ce qui lui est proche et intime; saisir en quoi cela résonne avec ce qui compte pour d'autres; construire, autour des pratiques de l'espace, l'idée du collectif dans la pluralité; et envisager le collectif comme renouveau d'une capacité à prendre soin du monde. Explorer nos aptitudes à formuler un consensus situé, à prendre soin, à accueillir et à chérir l'altérité. Dans ce sens, le commun comme pluriel s'est construit, au fil de ma recherche<sup>5</sup>, dans la continuelle remise en question des dualismes modernes, entre nature et culture, entre expertise scientifique et savoirs habitants, entre objectivité et subjectivité.

## Des cartes

Pour représenter ce tissage de relations au terrain comme constitutif d'un commun, j'ai donc choisi d'expérimenter les opérations cartographiques<sup>6</sup>, avec comme argument que cela me semble être le dispositif le plus opérant pour à la fois décrire une sélection de composants de l'espace territorial, et pour

4. La notion de contre-don est développée au chapitre 4, p.155.

5. Dans ce contexte, quelques textes m'ont servi de repère et d'outil pour penser : ce sont notamment les ouvrages d'écologie politique, faisant des ponts entre écologie et gouvernance : ceux d'Isabelle Stengers et d'Émilie Hache (2019), les propositions écoféministes de Maria Puig de la Bellacasa concernant la notion de care (2017), et plus généralement les propos autour de la notion de communauté chez Aldo Léopold (2021), Jean-Luc Nancy (1990) et Hannah Arendt (2002).

6. La formule 'opérations cartographiques' est empruntée à Jean-Marc Besse et Gilles Tiberghien qui l'ont proposée comme titre de l'ouvrage collectif qu'ils ont dirigé et publié en 2017.

nous situer dans celui-ci, par un système de repérage à définir. La carte projette son lecteur dans un espace situé qu'il est amené à considérer comme réel et accessible. Si le lecteur habite le territoire représenté, il est happé par le document cartographique qui fait référence à sa propre connaissance pratique du lieu. Au quotidien, il éprouve l'espace de la carte. Le document travaille par connivence. Il m'est apparu, de ce fait, comme un moyen intéressant pour à la fois représenter les habitus, et concerner, arrimer les lecteurs locaux aux informations partagées dans la carte (et potentiellement terreau d'un commun).

Au sortir de ma formation en paysage, la question des représentations cartographiques occupait déjà mon travail de fin d'études, qui interrogeait le rôle de la carte dans sa capacité à transformer l'image d'un lieu, et donc, ses pratiques (dans ce cas-là, le domaine de la Chartreuse à Liège). Mon intérêt pour la cartographie s'est confirmé au fil du temps pour plusieurs raisons. D'abord parce que la carte fait partie des principaux outils constamment mobilisés dans nos métiers pour préparer et justifier nos interventions dans l'espace. Que ce soit dans la pratique professionnelle ou dans les ateliers d'enseignement du projet, concernant l'espace ouvert, le recours à la cartographie est récurrent, sans qu'on ne s'interroge en profondeur sur les modalités de fabrication de cet objet représentationnel ni sur les possibilités qu'il recouvre. Ensuite, parce que les mouvements contemporains de la cartographie critique m'ont laissé penser que l'outil carte et les opérations qui le concrétisent sont en pleine mutation, floutant les limites disciplinaires, interrogeant la notion d'expertise, assumant les débats de fonds et le politique, intégrant les modalités de la co-construction, et ouvrant, de ce fait, les possibilités de réinventer nos récits de territoire.

Attachée à l'idée que la cartographie pouvait constituer un lien entre savoirs professionnels, académiques, et connaissances locales et citoyennes<sup>7</sup>, et accueillir les points de vue divergents, la controverse et la pluralité, la recherche a tenté d'éprouver le potentiel de co-construction de l'objet et son décloisonnement disciplinaire.

La cartographie étant un dispositif pour représenter les relations dans l'espace situé, elle participe de l'idée que la construction des savoirs est toujours éminemment relative à un contexte spatial, social, culturel et temporel.

Dans cette recherche, les pratiques cartographiques sont interrogées pour ce qu'elles convoquent potentiellement une attention au territoire et à ses formes d'habitation. Leur capacité de restitution de l'expérience sensible de l'espace est étudiée, envisagée progressivement comme un levier pour mobiliser et atta-

7. Isabelle Stenger réclame dans ce sens ce qu'elle nomme une « science lente », relation vertueuse et horizontale entre savoirs amateurs ou de terrain, et savoirs scientifiques (Caraco, 2013).



cher le lecteur au contenu du document, l'ancrer dans son terrain de vie, et fonder les bases de nouveaux partages de l'espace.

La cartographie, et c'est l'hypothèse de la thèse, aurait la capacité de faire savoir et de rendre imaginables des assemblages nouveaux et engageants pour penser ce retour sur Terre et des controverses porteuses de nouvelles négociations autour des modes d'habiter.

### Les pouvoirs de la carte

Dans nos processus de projet, la carte apparaît souvent comme un document de synthèse qui lisse les informations et les arguments pour les rendre lisibles. Vue du ciel, d'un point d'où il ne se peut que l'on voie, la carte est en fait une construction puissante qui se substitue au réel. Le cartographe a donc dans les mains un fameux pouvoir. Comme proposé par le géographe et cartographe Philippe Rekacewicz (dans *Kollektiv Oranotango+*, 2018, p.13), «le cartographe, dans la relation entre faits et interprétations, est à la fois témoin et acteur, créant, voire inventant ses mondes, et parvenant ainsi progressivement à ce subtil mélange, la carte, entre le monde tel qu'il est et le monde tel qu'il le désire.»

Historiquement, l'avènement de l'imprimerie voit se multiplier les atlas, à partir desquels les savoirs cartographiques se diffusent dans le monde occidental, opérant telle la propagation d'une vérité : la carte est une démonstration des savoirs sur le monde (Jacob, 1992). Cette diffusion s'accompagne donc de la prise en main d'un énorme pouvoir, celui de dire comment est le monde et comment il faut voir. Ces représentations géographiques, de plus en plus expertes et techniques, inondent progressivement les cursus scolaires durant les 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles (*Kollektiv Oranotango+*, 2018). Les cartes officielles deviennent un des moyens d'inscrire chaque lecteur en tant que citoyen d'une nation, et apprennent à penser que l'organisation du monde découpé en états, en appartenances, est l'ordre naturel des choses, et que le territoire est un service à organiser pour le meilleur fonctionnement des sociétés humaines.

Depuis la deuxième moitié du vingtième siècle, la géographie critique attire notre attention sur la puissance politique de la carte et sur la manière dont elle a servi les pensées suprématistes. La vision dominante occidentalocentrée des cartes officielles modernes est loin de la neutralité et de l'objectivité proclamée par ses auteurs. La reconnaissance récente de leur rôle dans une forme d'assise du pouvoir, de leur impact dans l'histoire du colonialisme et de leur capacité de manipulation des

lecteurs a ébranlé la discipline cartographique. La cartographie critique se donne pour mission de reprendre possession des pratiques cartographiques accaparées par les experts: elle déconstruit les mécanismes en jeu dans les cartes officielles, portée par les célèbres textes de John Brian Harley, «Deconstructing the map» (1989) et Denis Wood, «The power of maps» (1992), et défend que la carte ne peut pas valoir pour le réel, articulant des états de choses qui ne peuvent être qu'instables car produits par des relations sociales, des discours et des pratiques.

Les cartes, outil incontournable dans les métiers de l'aménagement, véhiculent des visions, elles racontent, voire mentent, en tous cas, toujours, interprètent. Au début des années 1990, Christian Jacob rédige «L'empire des cartes» (1992) et propose ceci: «La carte, dès son émergence, reflète un trait constitutif de l'activité scientifique: connaître, c'est s'approprier, se représenter, se donner à soi-même à voir. Processus spéculaire, où le dispositif graphique témoigne de la violence symbolique inhérente à tout modèle, de la transformation de l'espace réel en figure régie par les lois de la raison et de l'abstraction, de la prise de possession conquérante de la réalité à travers son simulacre.» (Jacob, 1992, p. 44)

Les cartes interrogent le mythe moderne de l'exactitude: il n'y a pas de carte exacte, la carte n'égalera jamais le territoire, mais c'est dans cet écart entre la réalité et la sélection opérée pour construire l'image que réside le potentiel créatif (Besse et Tiberghien (Dir.), 2017) et la possibilité d'entrevoir des mondes alternatifs. En 2001, Jean-Marc Besse émet l'hypothèse, dans un article rédigé pour les Carnets du paysage, que la carte sensible peut être considérée comme un outil de projet. Il cite à cette occasion Gilles Deleuze et Felix Guattari: «Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est toute entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel. Une carte est une affaire de performance.» (Deleuze et Guattari dans Besse, 2001, p.129)

Le pouvoir de la carte, mis en évidence par la géographie critique, est ce qui la rend intéressante : elle est outil politique, performance capable de véhiculer visions, paradigmes, projets. C'est en ce sens qu'elle me laisse imaginer qu'elle peut aussi servir à faire penser le territoire habité comme commun.

## Question de recherche

Ma recherche<sup>8</sup>, convaincue de l'incidence et des conséquences des dispositifs de représentation, prend donc pour hypothèse de départ que la cartographie détient la capacité de faire savoir et de rendre imaginables les attachements paradoxaux et les assemblages singuliers comme porteurs de nouvelles négociations collectives autour des manières d'habiter ensemble la Terre.

Je tente de montrer que la cartographie porte en elle les possibilités de représenter le territoire à partir d'une pensée décentrée, plus ouverte aux interdépendances, prenant ses distances avec le point de vue dominant utilitariste, et rendant lisibles et envisageables une multitude de relations aux êtres et aux choses, réelles ou possibles.

Il s'agit d'interroger les pratiques cartographiques en ce qu'elles permettent de convoquer une attention au territoire et de renforcer nos attachements et nos arrangements collectifs et négociés, en vue de 'réhabiter la Terre'.

Au démarrage de la recherche, une collection de cartes a commencé empiriquement à se constituer à partir des champs associés à la contre-cartographie. Comme peu de cartes semblaient présenter les qualités recherchées pour confirmer clairement l'hypothèse de départ, il fut rapidement envisagé d'expérimenter personnellement les processus cartographiques pour en comprendre les mécanismes et approfondir le champ de questionnement. La collection de cartes s'épaississait en parallèle des expériences de terrain, tandis que l'expérience de terrain interrogeait ces références cartographiques et permettait progressivement d'envisager une manière de les organiser et de les classer, même si rares sont celles obéissant strictement à des catégories. D'ailleurs, dans toutes les manières de chercher, durant ces quatre années de thèse, le dépassement des catégories, dualismes et assignations à identité fut un levier permanent : afin de confirmer l'hypothèse de départ que les cartes peuvent être un moteur pour un nouvel attachement collectif et négocié au territoire, il s'agissait de débusquer continuellement les classements rigides et de trouver comment outrepasser des frontières abstraites, parce que les notions de collectif, de commun, de controverse et de négociation le nécessitent. La mise en tension des dualismes est devenue un moteur pour penser. La conscience de cette obligation de dépassement s'est renforcée au fil de la recherche à partir d'un bagage théorique qui, cantonné au départ, dans l'état de l'art, à approfondir les enjeux contemporains véhiculés par les notions de paysage et de commun, s'est déplacé au fil du développement à travers les fondements théoriques et philosophiques de l'écologie politique et de l'histoire des représentations scientifiques.

8. Dès les années 1990, face à l'impasse de la globalisation et du paradigme moderne, la recherche autour du paysage s'ouvre à des orientations créatives, environnementalement et socialement responsables de la théorie, dont le rôle fondamental devient celui de proposer une « motivation poétique pour l'action » considérant le paysage comme un « agent stratégique de culture » . (Deming et Swaffield, 2011, p.33)  
Depuis les années 2000, les questions de recherche encouragées dans les écoles anglo-saxonnes de paysage se répartissent principalement, selon Deming et Swaffield (2011), autour de trois axes : les questions techniques liées à nos environnements contemporains afin de les rendre durables, sains et régénératifs, la question des outils, des nouvelles technologies et de leurs impacts et enfin les questions des processus sociaux et culturels. Dans ce dernier, les auteurs évoquent l'intérêt des thématiques de l'interculturalité dans le projet, du design collaboratif et des questions autour de la perception. Ils mettent en avant notamment, au-delà des théories liées aux processus de planification et au projet, les riches pistes de recherches autour de l'exploration phénoménologique des expériences individuelles dans un monde de plus en plus complexe et connecté, de la compréhension approfondie des sites, et de l'interface entre perception et écologie. C'est bien dans ce champ de préoccupation que se situe la présente recherche, augurant du possible lien entre nos représentations (cartographiques) et nos conceptions du territoire, faisant l'hypothèse que repenser les représentations peut changer les manières de voir.



## Méthodologie

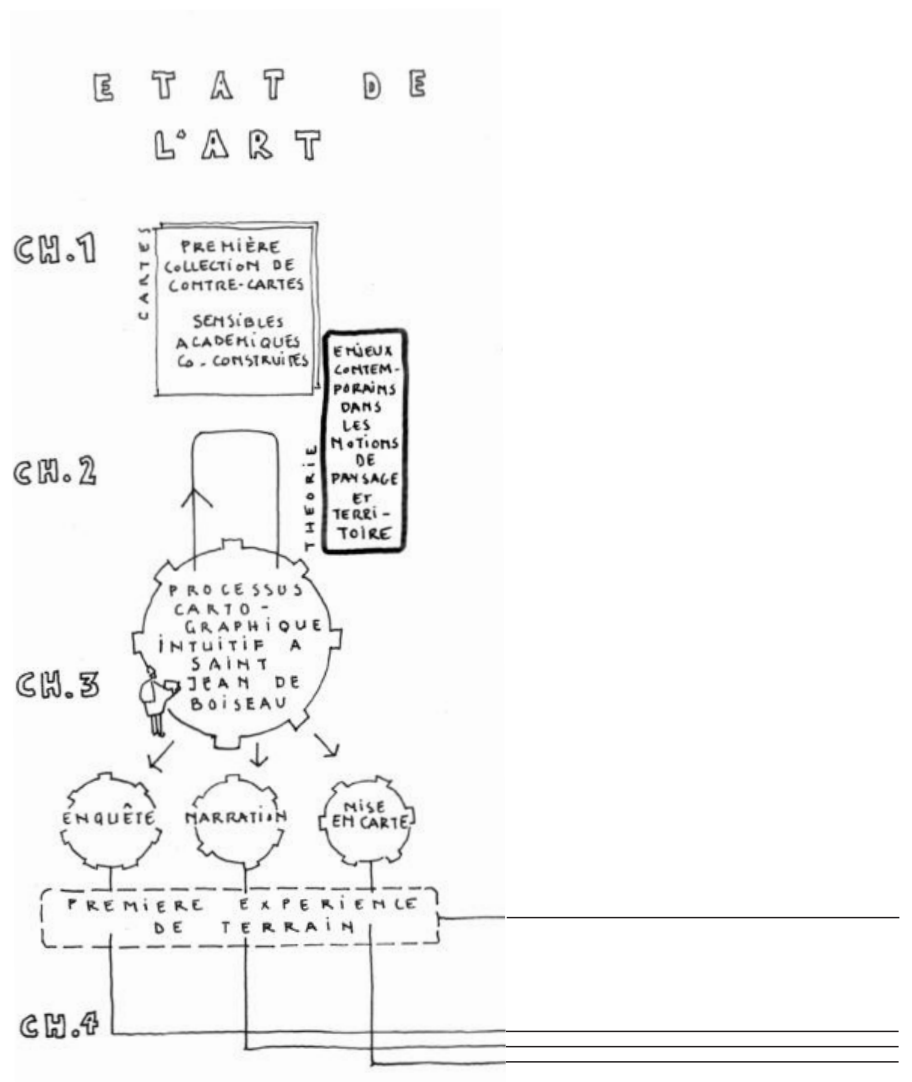
Comme le montre le schéma en page suivante, l'état de l'art se constitue d'un triple contenu, chaque volet ayant son angle d'approche particulier : la collection de cartes, la théorie contemporaine autour du lien entre commun et paysage – associé à la notion de territoire habité, commun et interdépendant –, et enfin une première expérience de terrain qui a permis d'ouvrir et de préciser les angles d'attaque du développement, constitué autour d'une seconde expérience concrète mieux étayée.

Ces tentatives concrètes sont apparues comme une manière de produire des balises dans la connaissance d'un domaine encore peu exploré, la cartographie critique, avec l'éclairage spécifique que je souhaitais lui apporter – construire du commun et nous réattacher au terrestre.

Il fut dès le départ envisagé que ces expériences concrètes devaient trouver un cadre réel, dépendre d'une commande garantissant l'intérêt d'une institution publique pour ma proposition, ce qui permettait d'accéder à un réseau d'acteurs locaux avec la crédibilité associée à un organisme reconnu soutenant des projets pour leur pertinence, et la promesse d'un 'résultat', les cartes, comme motivation des échanges locaux : ce cadre réel offrait également la manne financière pour l'impression en série du résultat cartographique et sa diffusion, ce qui renforçait l'intérêt des participants à apporter leur contribution à un travail publié.

La première expérience de terrain, détaillée dans l'état de l'art, s'est déroulée en 2019 à Saint-Jean-de-Boiseau, dans l'estuaire de la Loire dans le cadre d'une résidence croisée Wallonie Bruxelles International – Maison de l'Architecture des Pays de la Loire. Elle s'est construite de manière empirique et intuitive à partir de questions assez simples, issues du volet théorique initial (notions de paysage et de commun) : qu'est-ce qu'un territoire habité, comment le représenter, comment mettre le paysage et ses composantes vécues en carte, comment envisager la co-construction...

L'expérience concrète en terrain situé a ouvert plus en profondeur la boîte noire des opérations cartographiques et de leurs enjeux. Elle a permis à la fois de faire émerger les étapes du processus cartographique qui ont ensuite structuré le développement de la thèse et de la seconde expérience concrète (enquête, récit, mise en carte) ; et de révéler le potentiel politique de la carte à accueillir la controverse et le débat fondateurs d'un monde commun, m'engageant à renforcer, pour l'expérience

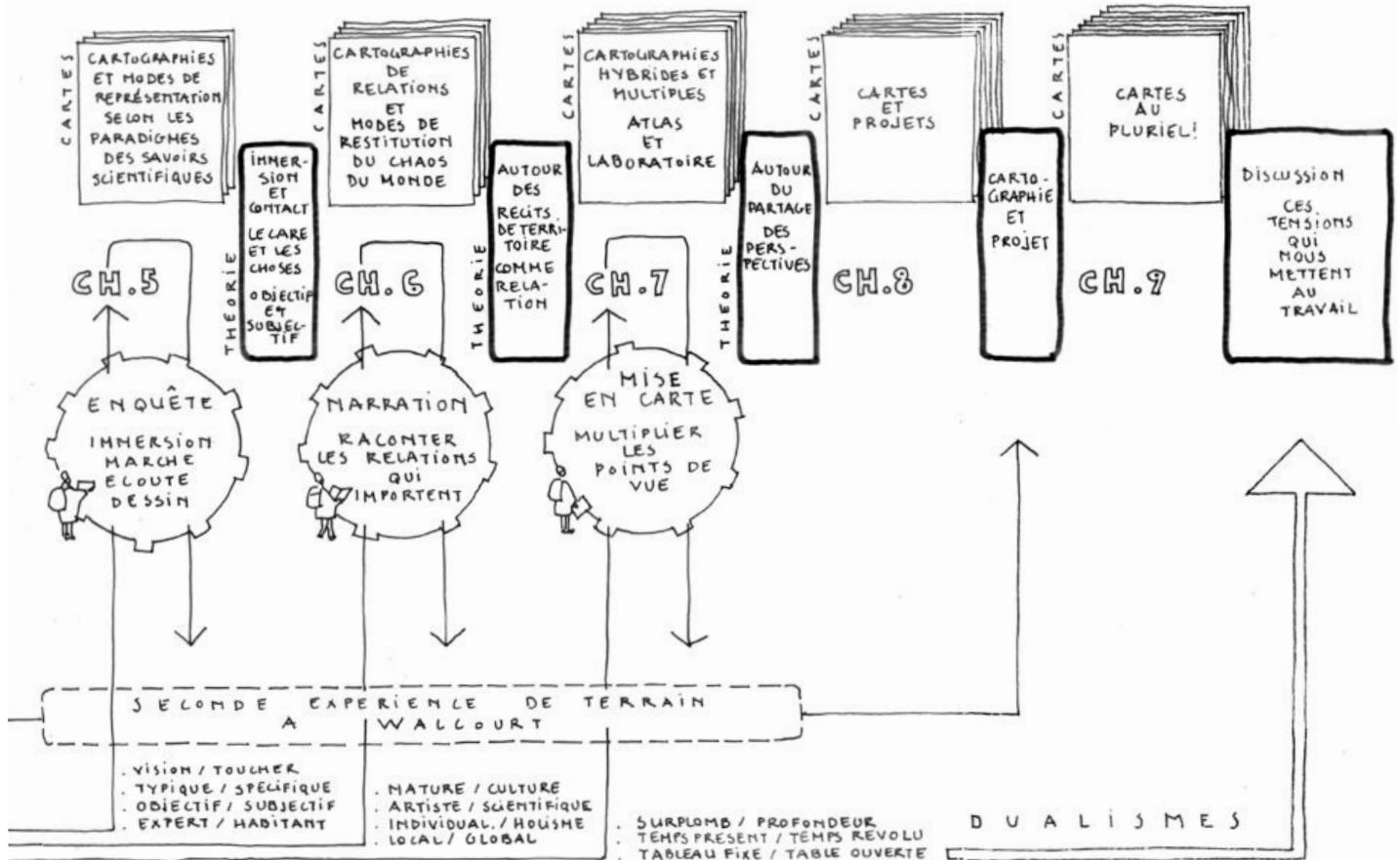


suivante, la dimension co-construite de l'enquête et du contenu narratif, à explorer l'écologie politique et à interroger les dualismes modernes ayant un impact puissant sur nos représentations, comme sur le renforcement des retranchements qui nous paralysent.

À partir de cet état de l'art en triptyque et de sa conclusion, le développement se constitue donc de trois chapitres liés aux trois étapes d'une seconde expérience de terrain (enquête, récit, mise en carte), complétés d'un quatrième explorant le lien entre cartographie et projet. La seconde expérience cartographique est construite à partir d'un appel à projets de l'Institut Culturel d'Architecture Wallonie Bruxelles (ICAWB), et s'est déroulée en 2020 – 2021 sur le territoire de Walcourt en Belgique. Dans chacun des chapitres du développement, la théorie et la collection de cartes s'épaississent et se complètent, à partir d'angles d'approches spécifiques.

# DEVELOPPEMENT

# DISCUSSION



9. La notion de 'chose' en tant que 'plus qu'humain', dans le sens où l'utilise Bruno Latour (2004), est développée au chapitre 5 à partir, notamment, des recherches de Maria Puig de la Bellacasa (2017).

Dans le volet 'enquête' du développement, la notion d'immersion pose à la fois la question de qui importe et doit retenir notre attention dans ce qui constitue le maillage du territoire habité (à propos des 'choses'<sup>9</sup>), et celle du dualisme subjectivité/objectivité, ou de l'intrication du chercheur dans son objet d'études. J'explore l'impact fondamental de la maîtrise de cette intrication dans l'histoire des représentations scientifiques, graphiques et cartographiques. Dans le volet 'récit', à côté de la narration envisagée pour les cartes de Walcourt, la théorie fait état de manières de raconter le territoire comme un ensemble de relations, et de façons dont la cartographie a pu traduire des démarches holistiques pour recueillir le chaos du monde. Dans le volet 'mise en carte' sont explorées théoriquement et graphiquement les possibilités d'un partage de perspective et d'une hybridité graphique comme condition pour accueillir en carte la pluralité et la controverse.

Au fil de la thèse, une série de dualismes sont interrogés et mis à l'épreuve : objectivité/subjectivité, typicité/spécificité, expertise scientifique/savoirs empiriques, abstraction/figuration..., la remise en question de ces dualismes augurant d'une possibilité de décloisonnement et d'une ouverture au commun.

À travers le développement, c'est donc de manière itérative que la collection de cartes s'enrichit, comme l'approche théorique autour du territoire comme terreau du commun.

La recherche apporte une double contribution : contribution académique et théorique, organisant la matière cartographique-critique contemporaine et passée et ouvrant des pistes sur les manières de cartographier le territoire de manière écosophique<sup>10</sup> et éthique dans les disciplines de l'aménagement ; et contribution externe qui, par la réponse à une commande réelle en territoire situé, offre des documents graphiques originaux ouvrant eux-mêmes de nouvelles questions de recherche, et inaugurant une pratique qui a reçu un intérêt certain de la part de multiples opérateurs culturels externes souhaitant voir ces expériences se reproduire sur leurs propres terrains.

Il est évident que la recherche<sup>11</sup> s'est construite à partir d'une forme d'abduction, cette proposition réflexive développée dans la sémiotique peircienne, située entre induction et déduction et correspondant à une intuition, morphologique ou structurale, spécifique des relations : il s'agit d'établir des relations stables « entre des données et des idées éprouvées d'abord comme hétérogènes. » (J-M. Besse, 2001, p.177).

Elle s'est concrétisée à travers trois types de processus d'exploration concomitants : les trois démarches se sont poursuivies en parallèle et se sont nourries l'une l'autre pendant la durée de la recherche.

- Rassembler et organiser : il s'agit de rassembler et d'organiser une matière cartographique hétérogène et représentative des multiples pratiques contemporaines ou passées, à partir de sources pluridisciplinaires, académiques, civiles et professionnelles. À partir de la collection, une forme est donnée à l'assemblage : des typologies de pratiques cartographiques sont proposées et organisées, issues principalement des champs de l'histoire géographique, de la géographie critique, des sciences de l'information et des disciplines de l'aménagement. Des liens sont construits entre ces cartes.
- Construire une posture critique : il s'agit de resituer cette collection de cartographies dans leurs contextes d'émergence, au sein des paradigmes scientifiques et philosophiques dans lesquelles elles se sont constituées et de construire une pos-

10. L'écosophie est une proposition philosophico-écologique portée par Félix Guattari dans son ouvrage « Les trois écologies » (1989), elle sera développée dans le corps de la thèse au chapitre 5.

11. La méthode de recherche est considérée comme mixte (« Mixed Method ») selon la proposition de Burke Johnson et al. (2007). Elle rassemble, produit des données et les organise, elle expérimente les hypothèses par la pratique et construit une posture critique et théorique. La définition de la méthode de recherche s'est précisée à la lecture des articles d'Alain Findeli et Anne Coste (2007) à propos des recherches action et projet, et de Jean-Pierre Chupin (2014) et Wolfgang Jonas (2007) à propos des typologies de recherche en architecture. Dans le même sens, l'ouvrage d'Elen Deming et Simon Swafield (2011) concernant la recherche en paysage fut d'une aide précieuse.

ture citrique par rapport à ce matériel, de l'interpréter dans ses évolutions et dans son potentiel, à partir de la question de recherche et des interrogations qui émergent de l'expérience de terrain et de ses objectifs. La collection et l'expérience de terrain sont également éprouvées à travers l'histoire des représentations artistiques et scientifiques en lien avec les paradigmes de la pensée, et à travers les fondements théoriques de l'écologie politique.

- Chercher en faisant: il s'agit de tester les hypothèses par le faire, d'ouvrir la boîte noire des opérations cartographiques pour renforcer la production de connaissances. Penser en agissant, expérimenter, observer la pratique autant que l'objet, permet de prendre conscience, selon Tim Ingold (2017), que faire renforce les savoirs et les processus critiques, produisant de la connaissance par un ordonnancement progressif de la réalité. Chercher en faisant, c'est aussi accueillir l'idée que toute production de connaissance est toujours située : la connaissance, dans les disciplines de l'espace, est toujours « situationnelle – explicitement historique, contingente, pragmatique, ad hoc » (Meyer dans Deming et Swaffield, 2011, p.33), ses bases sont fondées sur un engagement dans des sites particuliers. Elisabeth Meyer (dans Deming et Swaffield, 2011, p.33) inclut ainsi dans la production de connaissances l'approche par le projet en tant qu'enquête critique dans « l'immédiat, le particulier, et le circonstanciel ». Les pratiques cartographiques n'y échappent pas, elles sont dépendantes d'un contexte spatial, culturel et temporel. Se confronter au terrain, c'est également accueillir une démarche empirique dans le souci de ne pas « dissocier la pensée des conséquences qu'elle peut avoir dans/sur le monde si elle y était mise en œuvre. (...) C'est apprendre à pragmatiser les réflexions et les connaissances. » (Findeli et Coste, 2007, p.142)

## Organisation de la thèse

### ÉTAT DE L'ART

La thèse<sup>12</sup> s'ouvre classiquement sur quatre chapitres faisant fonction d'état de l'art :

- Le premier chapitre, intitulé 'Enseignements de la cartographie critique', fait état des réflexions issues de la contre-cartographie dans les domaines de l'art, de la géographie critique et des disciplines de l'aménagement. J'observe, à travers ces pratiques cartographiques, les dépassements des dualismes modernes, l'apparition éventuelle de nouvelles formes d'expertise et l'accueil de la controverse, tout en tirant une série de conclusions sur la manière dont chaque discipline utilise les régimes graphiques et fait apparaître ou non la topographie – ou chorographie – de l'espace interrogé dans la carte.
- Le second chapitre, intitulé 'Paysage et commun', interroge la relation entre les deux notions et pose la question de ce qui compte dans ce potentiel collectif, et de ce que cela implique. J'explore quelques tentatives de représentation du territoire habité à travers la coexistence de perceptions, d'êtres multiples, de mouvements du vivant. J'introduis le cadre de la première expérience concrète de réalisation de cartes en terrain situé.
- Le troisième chapitre, intitulé 'Première tentative concrète', détaille la première expérience cartographique réalisée à Saint-Jean-de-Boiseau.
- Le quatrième chapitre clôture l'état de l'art. Je reviens sur les qualités et faiblesses de l'expérience de terrain, tire les conclusions permettant de renforcer le cadre méthodologique qui guidera la seconde expérience détaillée à travers les chapitres 5, 6, 7 et 8, et apporte des précisions à la question de recherche.

12. Le principe récurrent de mise en page du texte révèle les modalités de recherche : le fil conducteur théorique principal est le même que celui utilisé pour l'introduction, justifié des deux côtés. Les références iconographiques sont développées à partir d'une mise en page en une colonne centrale plus étroite, tandis que les expériences concrètes suivent un canevas avec des marges très étroites et des caractères plus grands.

### DÉVELOPPEMENT

Le développement de la thèse se constitue de trois chapitres approfondissant les trois principales étapes de tout processus cartographique (5. enquête, 6. narration, 7. mise en carte) et détaillant la manière dont l'étape renvoie à des pratiques cognitives référencées offrant les possibilités d'un dépassement des dua-



lismes, d'une intégration des savoirs locaux et d'un accueil de la pluralité des points de vue.

Chaque étape est resituée dans l'histoire des descriptions de la nature et des représentations scientifiques. Le dernier chapitre du développement concerne les liens entre cartographie et projet. Chacun des chapitres assemble des éléments théoriques, des références cartographiques ou iconographiques commentées, et une mise en perspective de l'étape propre au chapitre telle que développée dans l'expérience cartographique concrète à Walcourt.

- Le cinquième chapitre, intitulé 'Enquêter', témoigne de l'intérêt d'enquêter sur l'espace à cartographier en immersion dans le terrain d'études, avec pour intention de quitter le point de vue surplombant et désengagé et de se laisser 'toucher' par les 'choses'. Sont donc détaillées dans ce point les manières de se laisser toucher, engageant le corps par-delà la vision (ici, arpenter, écouter, dessiner), et qui, de ce fait, renforcent, selon Puig de la Bellacasa (2017), la disponibilité à l'attention et au soin, la recherche convoquant également les principes de l'écophilosophie de Félix Guattari (1989). Ceux-ci renforcent l'idée de repartir de l'individu et de ses rapports personnels au monde comme base pour envisager une écologie sociale et de la nature. Sont abordées également la conception du territoire comme entrelacs de choses, et les manières de considérer ces choses en catégories et en singularités, selon différents paradigmes de la connaissance. La considération historique de l'expérience sensible dans la constitution des savoirs scientifiques (de l'engagement du chercheur dans son objet d'études) est approchée pour saisir son impact sur les régimes de représentations (graphiques et cartographiques). De nouvelles cartes collectées, et le récit de l'enquête menée dans le cadre de l'expérience cartographique située (Walcourt) accompagne les propos théoriques.
- Le sixième chapitre, intitulé 'Récits de territoires', fait état d'une série de conceptions du territoire véhiculées en écologie politique contemporaine et dans l'histoire de l'exploration et de la description de la nature. Sont détaillées dans ce point des manières d'envisager le territoire comme un ensemble complexe de relations, d'imbrications, un tissage, un récit qui permet de sortir des dualismes. Divers courants de pensée sont abordés selon leur attitude face à l'incommensurabilité de la tâche de décrire le réel et son détail sans le tromper, et d'intégrer sa vitalité sans travailler par isolement. La narration envisagée pour les cartes de Walcourt accompagne les propos théoriques et une nouvelle moisson de cartes.

- Le septième chapitre, intitulé 'Mise en carte', part du postulat que c'est à travers la pluralité que peut être restituée une représentation cartographique éthique et politique. Il détaille les enjeux et moyens du partage de perspectives, le pouvoir du détail sensible de nous amarrer ainsi que les notions de dispositif hybride et d'atlas comme capables de maintenir la réflexion ouverte. Je présente les principes de mise en carte opérés à Walcourt, et conclus sur une rétrospective de l'expérience cartographique, faisant état des biais et des manquements de la méthodologie appliquée au regard du matériel cartographique et théorique collecté et présenté au fil de la thèse.
- Le huitième chapitre, intitulé 'Potentiel fabuleux', détaille les interactions entre les pratiques cartographiques et la notion de projet, en ce qu'elles constituent un artefact commun, proposent un projet pour le réel et invitent à l'intervention concrète. J'interroge nos visées interventionnistes en tant qu'aménageurs, et le potentiel d'un atelier cartographique comme projet de territoire comme commun.

## DISCUSSION – CONCLUSION

Le dernier chapitre revient sur les étapes de la recherche, faisant le bilan des connaissances mises en avant par la thèse et transférables par la suite.

Je reviens sur l'idée que les dichotomies révélées dans l'expérience de terrain et explorées à travers la théorie et la collection de cartes sont une tension qui peut nous mettre au travail, un agent pour penser l'altérité et refonder le collectif. L'actualité du débat entre objectivité et interprétation, alors que le monde est continuellement tiraillé entre information et post-vérité<sup>13</sup>, est mise en avant, comme l'intérêt des représentations critiques en tant qu'arrêt sur image, dans une époque où les écrans produisent une imagerie en perpétuelle création et transformation. J'interroge les tensions entre la suprématie de la vision ou du langage et des mots, et je convoque la notion d'échologie comme dispositif d'enregistrement poétique augurant de nouvelles objectivités.

Je reviens finalement sur le caractère politique des opérations cartographiques dans le cadre qui nous occupe.

13. Le terme 'post-vérité' est notamment utilisé par Emmanuel Alloa (2019) pour évoquer la manière dont les médias et les réseaux sociaux convoquent l'émotion pour influencer l'opinion publique.





